

- 1. [Numéro 2022/2 \(Vol. 58\)](#)

la linguistique

Revue de la Société
Internationale
de Linguistique
Fonctionnelle
Journal of the
International Society
for Functional
Linguistics

Varia

Volume 58
2022-2

puf

[2022/2](#)

- **Discussion**
- **À propos d'*Alléluia. Je parle hébreu sans le savoir, 150 mots français issus de l'hébreu*, d'Henri Béhar.**
- [Anne Szulmajster-Celnikier](#)
- Dans [La linguistique 2022/2 \(Vol. 58\)](#), pages 199 à 211
- [Article](#)

info L'accès au texte intégral de cet article vous est offert par [Anne Szulmajster-Celnikier](#)

1. La problématique

La thématique des emprunts à l'hébreu en français jalonne les publications, anciennes et nouvelles, prenant tantôt la forme de dictionnaires, tantôt de chapitres au sein de volumes consacrés à la langue française et son histoire, ou encore de livres ou d'articles examinant, de manière ciblée ou non, les emprunts hébreux ou les emprunts de sources diverses dans notre langue. Citons notamment : Patrick Jean-Baptiste préfacé par Claude Hagège, *Dictionnaire des mots français venant de l'hébreu* (2010) ; la rubrique « Mots français d'origine hébraïque, Histoire du français », chapitre 10 « Les emprunts et la langue française » (révision Lionel Jean), *Wiktionnaire* ; Henriette Walter, *L'aventure des mots français venus d'ailleurs* (1997) ; et enfin Michel Masson, « Légendes étymologiques : à propos de quelques mots français réputés provenir de l'hébreu » (2012).

2. Profil de l'auteur

Le titre percutant, teinté d'humour, du nouveau livre signé par Henri Béhar annonce une démarche non conventionnelle. Ni tout à fait dictionnaire au sens classique, ni encyclopédie malgré quelques

passages, c'est une forme libre, riche et originale qui se présente ici au lecteur. On y reconnaît la marque de l'auteur, personnalité aux facettes variées. Ancien président de l'Université Paris III, Sorbonne Nouvelle, il amorce sa carrière comme professeur au Centre de Phonétique appliquée à l'École normale d'Arras, avant d'être nommé professeur agrégé de littérature française à l'Université Paris III. Il est connu en tant que spécialiste des littératures d'avant-garde, en particulier du mouvement Dada, de l'œuvre d'Alfred Jarry et d'André Breton. On lui doit, parmi d'autres ouvrages, *Littéruptures* (1988) ; et *La littérature et son Golem* (2010). Ajoutons qu'il est directeur de la revue en ligne *Mélusine* créée en 1980, consacrée au mouvement surréaliste, et de l'Association APRES (Association pour la Recherche et l'Étude du Surréalisme), créée en 1971. Par ailleurs, Béhar est spécialiste de linguistique quantitative, pionnier en matière d'utilisation de l'informatique dans les études littéraires. Précisons qu'il est l'objet d'une notice dans le « Maitron », *Dictionnaire biographique, mouvement ouvrier, mouvement social* (2006) et qu'il prépare un ouvrage de format similaire à celui qui est recensé dans ces lignes : *Baragoin. Je parle breton sans le savoir, 150 mots français issus du breton*, à paraître chez le même éditeur. Ajoutons enfin qu'il se familiarise avec l'hébreu sous diverses strates.

3. Originalité de la présentation

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il faut saluer l'autre originalité de ce volume. En effet, parmi les attestations, définitions, et commentaires des termes retenus, sont convoqués, hormis la pléthore d'écrivains, poètes et dramaturges (on y reviendra en conclusion), une impressionnante série de personnalités émanant de divers domaines.

Pour commencer, de nombreux philosophes (ex. les grands classiques Kant, Pascal, Voltaire, Rousseau, Diderot, Savenarole, Pic de la Mirandole, Montalembert, Renan, ou les plus récents Simone Weil, Simone de Beauvoir, Derrida, Steiner, Abécassis) ; des scientifiques (ex. Ambroise Paré, Edgar Quinet) ; des historiens (ex. l'antique Flavius Joseph, les classiques Saint-Simon ou Bossuet) ; nombre de linguistes, philologues, grammairiens, lexicologues, sémiologues (ex. Champollion, Darmesteter, Meillet, Marcel Cohen, Meschonnic, Greimas, Barthes, Julia Kristeva, Michel Masson, Sylvie Pierron) ; des psychanalystes (Freud et Lacan) ; des autorités religieuses (ex. les historiques Luther, Calvin, pour le monde chrétien, et Maïmonide, Isaac Louria, Rachi, Moïse Ibn Ezra, Salomon Ibn Gabirol, Baal Shem Tov, Lévi Itzhak de Berditchev, Sabataï Zvi, et le plus contemporain Josy Eisenberg pour le monde juif) ; des hébraïsants (ex. Neher, Ouaknine, Sirat, Cazalis, Rohmer, Masson) ; spécialistes du yidiche et du judéo-espagnol (Rachel Ertel et Haïm Vidal Sephiha) ; hommes et penseurs politiques (ex. des historiques Mazarin ou Napoléon I et III, De Gaulle aux récents Barre, Marchais, Chirac, Le Pen, Crémieux, pour la France, et Hertzl, Ben Yehuda, Sharon, Rabin, pour Israël, et Trump pour l'Amérique).

Vu le tropisme de l'auteur pour les arts, le lecteur sera agréablement surpris de trouver dans ces pages de multiples références aux musiciens classiques et modernes (tels que Mozart, Haendel, Beethoven, Verdi, Ravel, Schoenberg, Stockhausen, et même J.-F. Zygel) ; aux chansonniers (Brassens, Trenet, Leonard Cohen, Macias, Halliday) ; aux cinéastes et acteurs (Berri, Hossein, Polanski, Oury, ainsi que Jean Seberg et Romy Schneider). Pour finir en beauté, 42 planches en noir et blanc d'estampes, de dessins et de peintures de maîtres comme Rembrandt, Dürer, Doré ainsi que des enluminures ou autres illustrations (la couverture, seule en couleur, est une Haggadah de Pâque du xvi^e s. accompagnée d'un manuscrit hébraïque) octroient au lecteur une respiration.

4. Structuration du livre

Le glossaire s'ouvre sur une introduction, suivie de tableaux chronologiques des entrées, puis d'une page des sigles et abréviations.

Sur environ 1000 emprunts hébraïques, directs ou indirects, recensés en français, le présent dictionnaire en retient 150, choisis comme prototypiques, visant en effet « à démontrer le mécanisme de l'emprunt, auquel notre langue s'adonne avec plaisir » (Introduction, p. 9). Chaque entrée se présente comme une notice débutant par une transcription en phonétique (API), suivie de l'indication de la classe grammaticale et du genre et nombre, de manière classique, que vient compléter quelquefois la graphie hébraïque de la source première. Au fil du volume, Henri Béhar examine l'origine, l'histoire et l'usage des termes retenus. Les abondantes illustrations accompagnées de leurs commentaires, matériau principal de ces 300 pages, constituent, comme on l'a évoqué en section 3, l'originalité de l'ouvrage. Elles privilégient l'usage littéraire, tant diachronique que synchronique, et sa toile de fond culturelle. Même pour l'époque contemporaine, les illustrations sont puisées dans la presse, et occasionnellement dans les attestations orales, parlées ou chantées.

Le livre se clôture sur un index général, et une table des matières récapitulant les entrées.

5. La substance du glossaire

En observant de près les entrées de ce dictionnaire, il apparaît que les strates de l'hébreu constituant ces emprunts sont majoritairement celles de l'hébreu biblique (classique), dans une moindre mesure celles de l'hébreu michnique et médiéval, et minoritairement celle de l'hébreu israélien (moderne), ce qui s'explique aisément compte tenu de l'impact des textes sacrés dans le monde chrétien, de l'exégèse juive moins marquante pour ce dernier, et de l'épaisseur historique importante d'un côté et ténue de l'autre (le jeune État d'Israël). Sans que cela soit explicité, et comme on l'a évoqué plus haut, on se doit de distinguer deux catégories d'emprunts, en suivant Michel Masson (2012 : 246-247). Il s'agit d'une part des emprunts directs, sans langue médiatrice, exprimant des spécificités culturelles et historiques du monde juif, où le lien avec cette sphère persiste dans l'esprit des locuteurs francophones, tels que : héb. biblique *Torah, Ashkénaze, Sépharade, cacher, rabbi, nabi, goy, talith, kippa* ; post-biblique : *Talmud, Cabale, Zohar, Golem* ; héb. moderne *kibboutz, kneset, alya*. Il s'agit d'autre part des emprunts indirects, via le grec et le latin pour la plupart (par la Septante surtout), où le lien est distendu, voire perdu avec la sphère juive, en passant en français, tels que : *chérubin, Satan, jubilé, échalote, capharnaüm*.

Pour affiner ces distinctions, on note, parmi les termes marqués au sceau de la culture juive, que certains demeurent uniques, intraduisibles, sans synonymes en français. Leur intégration est alors maximale. Il en est ainsi de *alléluia*, titre même de ce livre, et des deux autres interjections et exclamations *amen, hosanna*, mais aussi de *Messie, Chabbat, jubilé* de l'héb. bibl. ainsi que de *Talmud, Cabale* de l'héb. post-bibl. et de *kibboutz* ou *shekel* (monnaie) de l'héb. mod. Mais plus nombreux sont les emprunts dotés de leurs équivalents français : héb. bibl. et post-bibl. *tephillim / phylactères, matza / pain azyne, bar-mitzva / communion juive, Pessah / Pâque* (sans *s*), *Torah / Pentateuque, Eden / Paradis, Géhenne / Enfer, Kaddish / prière des morts* ; héb. mod. *Kneset / Assemblée israélienne, Mossad / services secrets israéliens, sabra / natif d'Israël*. Leur intégration est, selon nous, moindre dans la langue commune, appartenant à un niveau de langue plus érudite.

Passons à l'inventaire des classes relatif aux emprunts hébreux retenus dans les entrées. Ce sont les noms qui en constituent la majorité écrasante. De fait, on ne relève que 3 adjectifs (*hébraïque, casher, kadoch*) mais on en retrouve beaucoup en tant que dérivés à travers le livre ; 1 seul verbe (*hébraïser*) mais là encore, on en retrouve bien d'autres comme sous-entrées ; et enfin 6 monèmes autonomes : interjections, exclamations, termes d'adresse, onomatopées (*amen, hosanna, alléluia, shalom, mazal tov, abracadabra*).

Il se trouve que la classe des noms comporte ici autant de noms propres que de noms communs. Une vingtaine d'anthroponymes nous sont familiers depuis des lustres, comme *Abraham*, dont il faut signaler, le remarquable fait, non relevé par l'auteur, de morphosymbolisme dans l'allongement du nom explicité dans *Genèse 17, 1-5 : Ton nom ne s'énoncera plus, désormais, Abram : ton nom sera*

Abraham, car je te fais le père d'une multitude de nations (ex. p. 26) ; pour ce nom, signalons aussi les intéressants dérivés adjectivaux et verbaux : *abrahamique*, et *abrahamiser* (p. 27) ; citons encore les noms *Raphaël* ou *Jésus* ; tout comme les toponymes tels que *Canaan* (originellement anthroponyme : fils de *Cham*, p. 62), *Judée*, *Babel*, *Eden*, ou *Gomorrhe* ; non moins célèbres sont les théonymes et noms de créatures divines comme *Elohim* (l'un des 72 substituts du tétragramme imprononçable chez les Juifs), *Belzébuth*, *Satan*, *Séraphin*, ou encore *Golem* « masse informe » d'abord, puis « créature artificielle » censée détenir des attributs divins (héb. du xii^e s., réactivé au xix^e s.).

Arrêtons-nous sur quelques remarquables évolutions sémantiques au passage de l'hébreu au français, que nous pointons et regroupons ici. Dans les 3 cas suivants, elles vont de pair avec un changement de statut de nom propre vers celui de nom commun, et adjonction d'une connotation négative. Ainsi en est-il de *Judas*, renvoyant dans la chrétienté et notamment en français à la figure du traître, qui finit chosifié par extension comme *le judas*, petit œil qui regarde en traître, espion de nos portes. Le lecteur non linguiste pourra s'étonner, par ailleurs que le sens d'*onanisme* que nous connaissons en français puisse dériver d'*Onan*, personnage de la Bible contraint, selon la loi du Lévirat, à épouser la veuve de son frère : l'extrapolation sémantique à la connotation péjorée mériterait un petit historique. De même, pourra-t-il rester perplexe devant le passage, en quelques siècles, du noble anthroponyme biblique, *Eleazar* signifiant « Dieu a aidé » en hébreu, langue source de l'emprunt en français, au très dépréciatif nom commun *ladre* (via le raccourci *Lazare*), dont les synonymes chez Molière, dans *L'Avare*, ne sont autres que... *vilain* et *fesse-mathieu* (p. 152) ! Sans parler de *lazaret*, autre dérivé de *Lazare*, renvoyant à la médiévale « léproserie », et au « quartier d'isolement » des voyageurs diversement contaminés. Pour ce qui est de la toponymie, à l'entrée *sodomie* est rappelé qu'une cité symbole nommée *Sodome*, malgré le fait que le péché qui la stigmatise n'est pas explicité dans la Bible, a dérivé vers le sens de l'agissement condamné par diverses cultures que l'on connaît. Sans péjoration cette fois, on a deux toponymes devenus méconnaissables : *Babel*, la Babylone à la tour mythique de la Bible (*Bab El*, « porte de Dieu » ; perçue comme disproportionnée) qui évolue avec le temps à l'idée de « confusion des langues », ainsi que de « construction colossale » ; citons aussi le cas d'*Achkelon*, (*'asqelon*) autre cité biblique (port toujours en activité), lieu d'exportation d'un petit bulbe très apprécié dans le monde, nommé *échalotte*, via la dénomination latine *ascalonia* précise Masson (2012 : 246), qui a laissé en français son nom à l'aliment, à l'insu des consommateurs, depuis des siècles ; ajoutons que son succès rebondit à travers l'expression prisée ces derniers temps des politiques et médias *course à l'échalotte*, avec extension de sens. Un processus inverse, plus rare, est également à remarquer : celui d'une expression biblique devenue nom propre des siècles plus tard, à savoir *Yad Vashem* « la Main et le Nom », qui est la désignation depuis 1953 du célèbre Institut et Mémorial de Jérusalem. Dans le même champ sémantique, le terme *Shoah*, qui renvoie dans la Bible à « cataclysme, catastrophe naturelle » a quasiment supplanté en français le terme religieusement connoté de *Holocauste* « sacrifice » ; contrairement à la source de l'hébreu moderne qu'avance Béhar, il semble, selon Anne-Marie Houdebine-Gravaud (2008), que ce soit Claude Lanzmann qui ait inauguré le terme en français, repris dans l'usage depuis son magistral documentaire.

Les autres noms propres du présent volume renvoient tour à tour aux livres sacrés et à divers textes religieux (ex. *Jérémie*, *Qohelet*, *Lévitique* ; *Mishna*, *Cabale*, *Targum*) ; à des noms de prières (*Kol Nidre*, *Kaddish*) ; de fêtes et célébrations (*Roch Hachana*, *Soucot*, *Bar Mitzva*) ; d'époques de l'année (les mois de *Nisan*, de *Chebat*).

En ce qui concerne les noms communs répertoriés, ils couvrent globalement les cinq domaines suivants, selon notre observation : 1) concepts et pratiques religieuses, ex. *casher*, *kadoch*, *pilpoul*, *tsim-tsum*, *sephirot*, *sanhédrin* ; 2) statuts et titres émanant de la vie religieuse, ex. *nabi*, *rabbi*, *hassid*, *tsaddiq*, *goy* ; 3) lieux d'étude et de culte, ex. *heder*, *yeshiva*, *massorah* ; 4) objets culturels, ex. *kinnor* (violon), *nébel* (sorte de harpe) ; objets du quotidien et concepts sécularisés, ex. *échalotte* (évoqué plus haut), *hysope* (plante), *shekel* (monnaie), *alya* « émigration en Israël », originellement « montée »).

Arrêtons-nous, cette fois, sur cinq termes euphoniques intéressants, incluant des faits de reduplication, d'harmonie et d'alternance vocaliques, voire de binômes, ainsi nommés par Claude Hagège (1982 : 26) mais pas repris par Henri Béhar : *brouhaha*, *tohu-bohu*, *tsim-tsum*, *pilpul*, *abracadabra*. Les deux premiers ont fait l'objet d'une étude approfondie de Masson (article cité plus haut), et Béhar y fait référence par deux fois dans ce volume.

C'est le cas notamment de *brouhaha* (p. 58). L'origine hébraïque de ce terme demeure discutée, même si la majorité y souscrit, telle Henriette Walter (1997 : 257). Masson, qui penche plutôt vers une formation expressive d'origine romane, admet néanmoins qu'une locution hébraïque phonétiquement proche ait pu jouer un rôle (2012 : 251). Il s'agit en effet de l'expression *barukh habba* extraite d'une prière avec le sens de « béni soit celui qui vient », constituant aussi une formule d'adresse, en l'occurrence de bienvenue et de salutation. C'est la formule d'adresse, dont la répétition aurait frappé les non-juifs, qui serait source de la déformation euphonique en français accompagnée à l'occasion de la connotation négative « vacarme », un peu comme *ramdam* (de *Ramadan*), ajoute Masson (p. 249) ; ce dernier précise encore, à l'appui de cette idée, que les Arabes désignent les juifs d'Israël de *barouhata* (début d'une prière juive), de l'héb. bibl. *barukh ata* « béni sois-tu » ; par analogie, on pourrait penser au terme péjoratif français de *salamalec* pour « (faire) des manières, des complications », issu du terme d'adresse arabe *Salam alekum* « paix sur vous ». Ceci étant, Béhar nous indique (p. 58) que la péjoration n'est pas systématique, comme en témoigne ce vers de Molière, *L'impromptu* : *Voilà ce qui attire l'approbation et fait faire le brouhaha* ou encore cette phrase de Hugo, *Les Misérables* : « Le brouhaha des visites et des félicitations ne recommence que plus tard ».

Pour le composé *tohu-bohu*, il s'agit typiquement d'un binôme euphonique (voir référence plus haut), issu de l'héb. bibl. (*Gen.* 1, 2) *tohu va bohu* « informe et vide/vide et vague, solitude et chaos » selon les traductions. Ceci pour renvoyer vers les sens sécularisés de « chaos, pagaille ». H. Béhar (pp. 282-283) cite des usages figurés récents tels que *le tohu-bohu de l'amour* (François Nourissier) et des formes au pluriel transgressant son statut d'invariable : « Et les péninsules démarrées / N'ont pas subi tohu-bohus plus triomphants (A. Rimbaud), des tohu-bohus bruyants mais aussi de silencieux » (Pierre Benoît). H. Walter le mentionne comme emprunt à l'hébreu bien implanté en français (2007 : 330) et Masson, quant à lui, signale utilement (2012 : 252) d'une part un autre terme expressif en hébreu, doté d'un sens proche, *bilbul* « confusion », et d'autre part la forme française de *toroul boroul* de même sens que celle de *tohu bohu* attestée dès le xiii^e s.

Avec *tsim-tsum*, issu de l'héb. bibl. et diffusé par la Kabbale, on a encore affaire à cette euphonie fréquente en hébreu à alternance vocalique grammaticalisée *i/u*. Ce terme, à la différence des deux précédents, est réservé à un registre savant, et renvoie en l'occurrence au concept pointu de « contraction », « mouvement de retrait de Dieu dans l'acte de création du monde ». C'est en raison de cet usage restreint qu'il ne figure pas dans nombre de dictionnaires et d'études, mais passionne en revanche un érudit hébraïsant et cabbaliste comme Marc-Alain Ouaknine, qui en fait le titre d'un de ces livres : *Tsimtsoum, introduction à la méditation hébraïque* (1992), comme le signale Béhar (p. 286).

Il en est un peu de même de *pilpul*, « discussion savante », « raisonnement pointu » et le plus souvent « discussion d'école sur une question biblique », terme euphonique à alternance vocalique *i/u* comme *tsim-tsum* et *bilbul*, vus précédemment. Si l'auteur ne précise pas qu'il est issu de l'hébreu michnique, il indique en revanche qu'il s'agit de la même racine que *pilpel* « poivre » (une discussion piquante en quelque sorte). Et il signale en outre, par de savoureux exemples, l'extension péjorative du terme, renvoyant à « charabia herméneutique » et « art de couper les cheveux en quatre » (pp. 208-209).

Le cas d'*abracadabra* (première entrée de ce dictionnaire), onomatopée en français, « formule magique, cabalistique, rituelle, incantatoire et mystique » (p. 23) est pour nous à rapprocher de *brouhaha* à deux titres. D'une part, ce terme est largement entré dans l'usage commun, d'autre part, il semblerait – hypothèse la plus probable parmi les diverses proposées par les dictionnaires – qu'il soit

issu d'une phrase : *ha-brakha dabra* « la bénédiction a parlé ». Béhar rappelle dans ses illustrations (p. 24) le célèbre usage adjectival du terme par Rimbaud en 1895 : *abracadabrantésque* (*Ô flots abracadabrantésques / Prenez mon cœur, qu'il soit lavé [...]* dans *Le Cœur volé*), repris par Jacques Chirac un siècle plus tard (21 septembre 2000), et par d'autres encore dans leur sillage.

L'auteur assume comme non hébraïques une bonne dizaine de termes figurant néanmoins en entrées, en tant qu'ils sont attribués à l'hébreu par nombre de francophones d'hier et d'aujourd'hui. On relève ainsi un calque, à savoir une transposition en grec et en latin, d'un concept venant du monde juif : *scandale*, concept issu de l'hébreu *miksôl* « ce qui fait trébucher », traduit dans la Septante par *skandalon*, devenu en latin ecclésiastique *scandalum*. Notons que le sens en français classique est passé de la cause à l'effet, que l'on pourrait définir ainsi : « vive réaction à ce qui fait trébucher, à un comportement inadmissible ». On relève encore un terme yidiche sans lien en l'occurrence avec l'hébreu, mais d'origine germanique : *shtetel* « bourgade juive ». Citons un autre terme yidiche figurant en entrée, également sans lien avec l'hébreu, passé en anglo-américain : *beatnik* issu de l'anglais *beat* et du suffixe russe *-nik* emprunté en yidiche, ce qui n'est pas indiqué ici ; c'est par un mouvement inverse, non signalé par l'auteur, que l'hébreu moderne a repris ce suffixe via le yidiche, ex. *kibboutznik* « membre du kibboutz ». Enfin, parmi les termes non hébraïques, on pointe encore *gouïne*, issu vraisemblablement du breton *gouïn* « vagin », alors qu'on l'associe quelquefois de façon fantaisiste à l'hébreu *goy*, *goyim* « non-Juif(s) », ce que conteste Masson (p. 109) ; et *goujat*, sans doute issu du français du xv^e s *gougeas* (plur.) « gars », *gouyatte* (fém.), ancien provençal *gojat* « jeune servante » écrit l'auteur ; *gouj-/gouy-* de l'ensemble lexical gallo-roman (oc + oïl) précise Masson qui rappelle en outre que le catalan atteste pour sa part *gojat* « garçon » (2012 : 257) ; ce terme est pourtant, ici et là, rapproché de *gôya*, féminin de *goy* « la goye », mais aussi « servante chrétienne », avec coloration un peu négative, dans l'usage des juifs. Cette hypothèse est contestée par Masson, là encore (2012 : 258-259).

Terminons sur un terme qui a interpellé tant les psychanalystes que les linguistes, celui de *schibboleth*, de l'héb. bibl. « torrent, flot », mais surtout « épi » (pp. 235-238). Ce n'est pas tant son sens qui est remarquable ici que sa prononciation. En effet, un épisode historique relatant une bataille biblique révèle que ce fut un véritable mot de passe, un Sésame, une mise à l'épreuve langagière, en l'occurrence un discriminant phonique, départageant les parlers de deux tribus adverses, Galaad contre Ephraïm, avec *sh* ou *s* : le trépas attendait le malheureux locuteur qui sifflait au lieu de chuintier ! *Schibboleth* fit couler beaucoup d'encre chez les écrivains classiques, même les musiciens (tel Verdi dans *Les Vêpres siciliennes*) et a inspiré nos contemporains comme les écoles freudiennes (c'est le nom même d'une association), Jacques Lacan, Jacques Derrida, jusqu'à notre presse quotidienne. Pour la linguistique, citons notamment l'étude de Louis-Jean Calvet – non mentionné par l'auteur – « “Schibboleth” ou le piège linguistique de l'accent » (2019) : « quarante-deux mille morts pour une simple variante dialectale », résume-t-il dans son introduction !

Ce passionnant glossaire, dont on n'a exposé ici que certains aspects, comporte néanmoins quelques défauts. Le premier d'entre eux s'avère l'absence de bibliographie, non compensée par le précieux index général, qui ne fournit pas toujours au lecteur les références complètes. Par ailleurs, les inévitables coquilles et erreurs ponctuelles pourraient être rectifiées lors d'une prochaine édition. Ainsi, Moyen Âge, très récurrent, apparaît presque partout avec le trait d'union. Certains noms propres sont écorchés : Emmanuel Carrère (et non Carrière, p. 194 et 302), Crémieux (et non Crémeux, p. 303), Bernard-Henri Lévy (et non Benard, p. 307), Robert Hossein (qui figure une fois ou deux comme Rossen, p. 160). La graphie hébraïque à l'entrée Chérubin a été inversée par l'imprimeur : *kerub* doit en effet s'écrire *qaf resh vav beth* (p. 72), et la transcription en API est fautive : [ʃ] (et non [f]) ; en revanche, l'entrée *Keroub* est exacte (p. 144). Une date de thèse serait à rectifier : 1968 (et non 1868, p. 234) ; un terme à rétablir : « entrelacé » ou « entrecoupé » (de mots) (au lieu de « ente », p. 239). Parmi les oublis, il serait bon de fournir la référence précise à Masson, à propos de la discussion sur le mot *cidre* (2012 : 247 et, dans le présent volume, p. 78) ; il serait utile aussi d'ajouter quelques items oubliés dans l'index, p. 304 : Freud ; p. 11 : Bernard Quemada, cités dans le corps du

texte ; et enfin p. 311 : yiddish. Un espace devrait être ajouté entre « noirs » et « et » (au lieu de « noirset velus », p. 224 au sein du poème de Théophile Gautier). Pour ce qui est cette fois des transcriptions en orthographe française, il eût été préférable, afin de faciliter la lecture, d'opérer une unification, pour éviter les fluctuations telles que *Cabale* (entrée) / *cabbale* (59 etc.) / *kabbalistes* (p. 249 etc.) ; ou encore *Sholem Aleikhem* dans l'index versus *Cholem Alechem* (p. 248).

6. Pour conclure

Ces quelques failles relevées ne sont que vétille, et le lecteur appréciera avant tout, outre les riches références évoquées en section 3, l'étoffe des illustrations littéraires où sont convoqués les poètes comme Marot, Du Bellay, Hugo, Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Nerval, Valéry, Artaud, Apollinaire, Breton ; les prosateurs comme Rabelais, Balzac, Maupassant, Proust, Bernanos, Jules Verne, Elie Wiesel, André Schwartz-Bart ; des auteurs de théâtre tels Molière, Corneille, Racine, Marivaux, Shakespeare... Dans cette multitude, choisissons pour finir un mot issu sans doute de l'idiolecte familial de Proust, utilisé comme cryptolecte, que détecte malicieusement Béhar dans *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* : *meschorès* « serviteur, servant ». Sa source est certes l'héb. bibl. *meshoret*, prononcé à la yidiche (le *tav* final se prononce [s]), mais dans l'usage moderne de l'emprunt, seul le contexte permet de distinguer s'il s'agit du serviteur de Dieu (le bedeau) ou celui du banquier. La linguiste Sylvie Pierron, dans *Ce beau français un peu individuel : Proust et la langue* (2005), cité par Béhar (p. 173), nous livre cet éclairant extrait : « C'est la cause même de la colère du père Bloch envers M. Nissim Bernard qui prononce "Schlemilh" ou "Meschorès" devant des gentils : l'épithète de Schlemilh faisait partie de ce dialecte mi-allemand, mi-juif dont l'emploi ravissait M. Bernard. » Cet emprunt à l'hébreu – assez exceptionnel puisque seuls 5 lexèmes hébraïques sont relevés par Béhar dans l'immensité des 3 volumes de *La Recherche* – demeure réservé à la sphère littéraire, après son introduction dans notre langue par Marcel Proust.

Ainsi, ce dictionnaire pas comme les autres, s'adressant autant au grand public cultivé qu'au spécialiste, nous entraîne-t-il dans un voyage des mots hébreux vers le français, à travers les siècles et divers espaces, au fil de l'histoire, des légendes, et des créations qu'ils ont suscitées.

Notes

- [1]
2021, Paris, Non Lieu, 311 pages.

Mis en ligne sur Cairn.info le 03/11/2022

<https://doi.org/10.3917/ling.582.0199>

AddThis Sharing Buttons